Objet et méthodologie de la recherche en psychanalyse : l'exemple de la psychopathologie psychanalytique d'orientation phénoménologique.

Mareike Wolf-Fedida

► To cite this version:

Mareike Wolf-Fedida. Objet et méthodologie de la recherche en psychanalyse : l'exemple de la psychopathologie psychanalytique d'orientation phénoménologique.. Recherches en psychanalyse, 2004, La recherche en psychanalyse à l'université, 1 (1), pp.81-96. 10.3917/rep.001.0081 . hal-01507618

HAL Id: hal-01507618

<https://hal.science/hal-01507618>

Submitted on 13 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OBJET ET MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE EN
PSYCHANALYSE : L'EXEMPLE DE LA PSYCHOPATHOLOGIE
PSYCHANALYTIQUE D'ORIENTATION PHÉNOMÉNOLOGIQUE
Mareike Wolf-Fédida

Association Recherches en psychanalyse | « [Recherches en psychanalyse](#) »

2004/1 n° 1 | pages 81 à 96

ISSN 1767-5448

ISBN 2847950303

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2004-1-page-81.htm>

Pour citer cet article :

Mareike Wolf-Fédida, « Objet et méthodologie de la recherche en psychanalyse : l'exemple de la psychopathologie psychanalytique d'orientation phénoménologique », *Recherches en psychanalyse* 2004/1 (n° 1), p. 81-96.
DOI 10.3917/rep.001.0081

Distribution électronique Cairn.info pour Association Recherches en psychanalyse.

© Association Recherches en psychanalyse. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Objet et méthodologie de la recherche en psychanalyse : l'exemple de la psychopathologie psychanalytique d'orientation phénoménologique

Mareike Wolf-Fedida

I – INTRODUCTION

Les mots-clés « recherche » ou « université » dans les dictionnaires de psychologie et de psychanalyse sont difficiles à trouver¹. Pourtant la clinique ne se passe ni de la recherche ni de son histoire, bien au contraire. Une prise de position à travers une construction historique semble indispensable. Il en dépend la compréhension de l'orientation et des enjeux de certaines recherches d'aujourd'hui. Je proposerai donc quelques jalons pour situer la recherche en psychanalyse et je terminerai par un exemple de ma propre orientation de recherche.

La recherche en psychanalyse se démarque par rapport à quatre dates historiques dans l'ordre suivant : l'entrée de la psychologie à l'Université (1879, à Leipzig, Wundt ; 1895, à Rennes, Bourdon), l'expérimentation des données psychanalytiques en laboratoire (1904, la clinique psychiatrique Burghölzli, dirigé par E. Bleuler), la fondation de la première société de psychanalyse (1902, Société psychologique du mercredi ; dissolue en 1907 pour devenir l'Association psychanalytique de Zurich) et la première chaire de psychanalyse (1919, à Budapest, Ferenczi). Nous voyons là qu'il s'agit d'une recherche encore jeune de cent ans à peine. Et encore, il s'agit des dates des débuts. Sachant que l'organisation d'une recherche, puis les délais de publication, nécessitent souvent quinze à vingt ans pour devenir significative et être connue au public. Autrement dit, quand nous parlons de la recherche en psychanalyse, nous disposons d'un temps d'expérience qui correspond à peu près à l'espé-

1. L'exception confirme la règle : A. De Mijolla, *Dictionnaire International de la Psychanalyse*, Paris, Calmann-Lévy, 2002.

rance de vie d'un homme d'aujourd'hui ! Il s'agit donc de relativement peu de temps, dense en grands changements de tout ordre (les guerres, l'informatique, mai 68, la pluridisciplinarité, les avancées technologiques y compris en médecine, entre autres) ayant eu forcément une influence sur toute pensée.

Ses quatre dates, entre 1880 et 1920, sont aussi celles qui encadrent l'essentiel de la découverte de la psychanalyse. Ces événements vont éclairer les objets qui constitueront la recherche en psychanalyse et la méthodologie qu'elle empruntera.

II – LES DÉBUTS DE LA RECHERCHE

Freud a suivi une formation de physiologiste comme il était d'usage à cette époque. Il a obtenu son doctorat, sa thèse portant sur l'anguille, en 1877. La psychologie qui a commencé tout juste à faire son entrée à l'université était la « psychologie physiologique » (H.v. Helmholtz, Professeur de physiologie à Königsberg)² et la création d'un laboratoire de « psychologie expérimentale » était en cours (W. Wundt, Leipzig)³. On note que les objets de recherche de la psychologie traite de l'appareil optique et des modifications de la vision. L'illusion pouvait donc être de nature optique tout comme l'optique pouvait être une illusion d'objectivité scientifique!⁴ La subjectivité – l'objet d'étude par excellence déjà abordé en philosophie depuis 200 ans – devient enfin saisissable à travers les manifestations subjectives de l'œil en étudiant le regard et l'attention portée à la perception. Cet intérêt dans la psychologie à cette époque traverse les frontières géographiques, puisque B. Bourdon (professeur de psychologie expérimentale à Rennes) publie *La perception visuelle de l'espace* en 1902. On remarque également qu'à la fin du XIX^e siècle la mise au point de la photographie (vers 1880) et le passage de l'impressionnisme (vers 1860) à l'expressionnisme (début du XX^e siècle). L. Binswanger – fondateur de l'« analyse existentielle » et de la psychiatrie phénoménologique – débute ses propres observations cliniques, au début du XX^e siècle en s'intéressant au vécu du malade à travers l'altération de la perception du temps et de l'espace.

Mais Freud, quant à lui, s'intéressera plutôt à la fonction du langage – ou une nouvelle façon de la concevoir. Par la publication sur l'aphasie, en 1891, il se démarquera de la psychiatrie et de la conception régnante de celle-ci au sujet du cerveau. Peu après, ses travaux en collaboration avec Breuer donnent une nouvelle lumière sur l'activité de la mémoire et sur l'association comme

2. Deux ouvrages faisant autorité : *Physiologische Psychologie* et *Handbuch der physiologischen Optik*.

3. *Logik* (1880-1883), *Ethik* (1886), *System der Philosophie* (1889) et *Völkerpsychologie* (1900).

4. Cf. Maine de Biran au début du XIX^e siècle sur la vision, in *Du physique et du moral de l'homme* (p. 280) cité in *Le Robert, dictionnaire*, « Vision », 1978, p. 826.

fournisseur d'accès au souvenir. Les *Études sur l'hystérie* vont bouleverser la psychiatrie pour plus d'une raison. Commence une nouvelle conception de la nosologie qui se règle sur l'origine psychique du symptôme. Autrement dit, des maladies qui se traitent par la parole ne justifient plus l'hospitalisation en milieu psychiatrique. Qui d'autre que Bleuler, son adversaire aussi fécond que fiable, ne pouvait avoir envie de mettre les outils de la recherche psychanalytique à l'épreuve de l'expérimentation ! La clinique psychiatrique du Burghölzli a constitué un laboratoire de choix pour les expérimentations d'association. C'est donc la première fois que la psychanalyse est appliquée à l'expérimentation (plus tard en 1920 avec le psychodiagnostic et, en 1935, le TAT comme « psychanalyse appliquée », elle entre dans l'ère des tests de personnalité). Ceci avec le souhait plus ou moins sincère de la voir se valider. C.G. Jung a travaillé sous la direction de Bleuler. L. Binswanger a écrit sa thèse également sous sa direction, au sujet des réactions psychogalvaniques dans la confrontation à une série de mots couvrant le trauma psychique. Enfin, plus tard, J. Lacan est venu parfaire sa formation psychodiagnostique au Burghölzli.

La découverte de la psychanalyse avait donc influencé l'expérimentation telle qu'elle était conçue en psychologie en l'orientant sur le langage. Mais comme le langage devait être l'accès à la mémoire, ce dernier a été l'objet de recherche de la psychiatrie – selon le raisonnement que la mémoire dépend du bon fonctionnement du cerveau. Et puisque le trauma psychique empêche le souvenir, il empêche également le bon fonctionnement du cerveau. Cette causalité de la maladie découverte par la psychanalyse, avait donc mérité tout l'intérêt d'être retenu et vérifié par l'investigation psychiatrique. Mais comme dans toute expérimentation, les résultats renseignent davantage sur le cadre dans lequel l'expérimentation a été conçue que sur des choses qui n'y ont pas été prévues. Donc ce genre de recherche sur l'association a produit des résultats certes intéressants au sujet des réactions différentes que produisent les affections psychopathologiques vis-à-vis du langage. Mais ils ne peuvent pas valider ou invalider la psychanalyse puisque la dernière varie complètement de la consultation psychiatrique par le cadre de traitement et les conditions d'observation – celles-ci se situent à l'intérieur même du langage.

Pareil pour la psychologie clinique (É. Séguin, *Aspects cliniques de la psychologie de l'enfant*, 1837. W. Ligtner développe la psychologie clinique et la clinique psychologique à partir de 1894) qui retient de la psychanalyse ce qui sert à confirmer leur propre courant : l'importance du déroulement de l'enfance pour l'équilibre psychique et le devenir de l'individu ; la considération de l'échange intrafamilial et la famille comme un groupe. L'idée de la considération rétrospective des processus psychiques, telle que l'a inventé la psychanalyse, contribuera à une psychologie du développement, c'est-à-dire encore un autre courant dans la psychologie. Il est intéressant de constater que l'influence de la psychanalyse sur la psychologie contribue à fractionner l'objet de recherche portant sur la clinique. Tandis que la psychanalyse – à travers le dispositif *métapsychologique* – arrive à moduler différents registres qui participent

toujours à la même situation. La construction temporelle du symptôme dans la psychanalyse et la disposition spatiale de l'appareil psychique permettent ainsi de fournir une technique de traitement et une méthodologie de recherche.

L'engouement de vérification que la psychanalyse avait déclenché auprès de la psychologie et de la psychiatrie ne la déroutera guère. Car le véritable objet de la recherche de la psychanalyse est la découverte de l'inconscient, bien sûr. Cette conception n'a nullement été tenue secrète. Bien au contraire, chaque nouvelle publication de Freud reprend patiemment le travail qui consiste à répertorier les mécanismes de défense servant à refouler tout ce qui est voué à rester inconscient. L'inconscient se fait jour à travers des productions qui témoignent de l'effort de la censure. Ces étranges forces qui déterminent la vie psychique jusqu'à la rendre malade, et dont la compréhension ouvre aux voies de traitement, suscitent l'émerveillement dont témoignent les échanges entre les nouveaux disciples de la psychanalyse. Contemporains de Freud, collègues et disciples vont se retrouver dans ces premières réunions officialisées sous forme de société. Car la connaissance du travail de l'inconscient ne peut se faire en solitaire, il se découvre face à la logique, en discutant, et à plusieurs c'est mieux. Combien de fois Freud a-t-il expliqué – au long de son œuvre – qu'on s'aperçoit du travail de l'inconscient à l'œuvre quand on heurte l'intelligibilité. Un fait qui n'est pas logique a forcément reçu une déformation. Tout intérêt est de savoir à quoi profite-t-elle ? Quelle histoire secrète cache-t-elle ?

Freud explique que la recherche en psychanalyse passe par un parcours individuel qui inclut l'échange avec d'autres analystes. L'analyste « acquiert ses connaissances à travers l'étude de la littérature analytique et il approfondit celle-ci lors des séances scientifiques tenues par des associations psychanalytiques en s'échangeant avec leurs membres⁵ ».

L'inconscient comme conception ne reçoit pas de considération chez les autres disciplines à l'époque (la recherche en mathématique et en physique se voue également aux forces contraires et l'exploration des espaces). Les adversaires de la psychanalyse critiquent l'intérêt pour l'enfance, pour la sexualité précoce, mais ne voient pas le rapport avec l'inconscient. Un objet de recherche en négatif produit une telle étrangeté qu'ils ne savent pas quoi en faire. La drôlerie, si on peut dire, c'est qu'il fallait attendre la naissance de la psychologie comportementale pour qu'elle s'organise avec la psychologie cognitive (la cognition est autant une pure construction comme l'inconscient !) pour, enfin, se réconcilier avec la philosophie à travers les « théories de l'esprit » et ce qui a eu pour résultat d'affirmer – dans les années 90 et en référence aux travaux en psychologie du début du siècle – qu'il existe une mémoire « implicite », un « fonctionnement inconscient de la cognition ». L'apprentissage se fait plus facilement quand on aménage des plages de repos et d'activité de

5. S. Freud (1918/1919), « Soll die Psychoanalyse an den Universitäten gelehrt werden ? », in *Gesammelte Werke. Nachtragsband*, Frankfurt/Main, S. Fischer Verlag, 1978, p. 700 ; traduction personnelle.

loisirs plutôt que de procéder par simple bourrage de crâne. Le plaisir augmente les capacités intellectuelles. Inversement, on aurait pu croire, l'affirmation devrait être admissible que quand on se crispe à chasser une idée de son esprit, cette activité ne peut pas rester consciente tout le temps. En remplaçant « l'apprentissage » par la « fuite dans la maladie » et ainsi une conception d'un processus inverse de « déconstruction », cela permettrait d'établir qu'un travail inconscient peut bel et bien dater depuis l'enfance, contribuer à la maladie et installer un mode relationnel. Aussi bizarre que cela peut paraître, cette idée-là ne vient qu'à la psychanalyse.

Ce qui sépare la psychanalyse des théories cognitives, n'est pas forcément l'inconscient en soi, mais la conceptualisation du temps qui y est lié. Freud dit que l'inconscient ignore le temps. Alors que d'un point de vue cognitif il faudra toujours rétablir la relation de la cause à l'effet de manière circonscrite dans le temps. Or le temps de la psychanalyse se condense, se métaphorise et se déplace. L'intelligence humaine (sa capacité cognitive aussi) se caractérise par la capacité de la création, l'anticipation sur l'environnement et la faculté d'humour, donc le détachement. Celle-ci s'acquiert à travers la capacité de souffrance et la propulsion à développer des expressions psychopathologiques. Tout cela est inaccessible à l'intelligence artificielle (le référent cognitif) qui restera toujours lié à la logique binaire.

Bien qu'avant de se nommer « la psychanalyse », celle-ci se concevait comme la « psychologie des profondeurs » et l'Association de Psychanalyse a été d'abord une Société de Psychologie. Mais les champs d'intérêt entre la psychologie et ce qu'allait devenir la psychanalyse ont divergé et les malentendus ont fusé à un point tel que la psychanalyse a trouvé sa propre identité rien qu'en se démarquant. Ce n'est pas pour autant que l'idée soit venue de l'appeler par rapport à son objet de recherche, c'est-à-dire l'inconscient. La « psychologie de l'inconscient » ou, alors, la « psychologie inconsciente » analogue à la désignation de la « psychologie cognitive ». Non, de cela il n'a jamais été question. *La psychanalyse ne porte pas le nom de son objet de recherche, mais le nom de sa méthodologie*: l'analyse. Le « logos » de la psychologie, la doctrine, a été transformé en processus méthodologique, l'« analyse ». Cela déterminera radicalement la conception de la recherche : il s'agira d'une doctrine qui ne pouvait se concevoir autrement qu'en étant dans la construction permanente. S'agit-il encore d'une doctrine dans ces conditions-là ? Ou, au contraire, une doctrine ne devait-elle pas plutôt toujours prévoir son potentiel de renouvellement pour ne pas devenir une langue morte ? Revendiquer la scientificité pour la clinique, comme « science en cours » il n'y en a pas d'autres exemples dans l'histoire des sciences – si ce n'est l'influence de la phénoménologie sur l'histoire des sciences en distinguant les « Sciences du Vivant » à partir des années trente⁶.

6. Voir notamment l'influence des auteurs V.v. Weizsäcker et K. Goldstein. D'où l'intitulé du « Centre d'Études du Vivant », fondé par Pierre Fédida à l'Université Paris 7.

La psychologie est née en se démarquant de la philosophie. Pourtant cette dernière « borde » la psychanalyse quand elles se partagent la recherche sur l'homme. Comme dit P. Fédida dans l'introduction à *Discours, parcours et Freud* au sujet de l'approche phénoménologique : « Ce qui concerne non l'idée de l'homme mais son *existence* ne peut donc être posé comme objet d'un savoir naturaliste – bavard et spéculatif parce que causal – qui le décrirait et l'expliquerait de l'extérieur. La conséquence est alors immédiate : pas plus que la psychologie ne peut se considérer comme une science constituée ou fondée en raison et en expérience, la psychiatrie ne peut se découvrir certaine de ses concepts et de ses techniques⁷ ».

Et plus précisément : « *L'inachèvement essentiel de ces approches est la seule chance qui leur est donnée d'atteindre un jour quelque chose*. Car ici, l'essentiel incertitude de la réflexion et de l'action – leur remodellement permanent – a même valeur que l'existence elle-même, en un mot : fait définitivement basculer le rapport, tant assuré, du sujet et de l'objet, du comprendre et de l'être-compris et aussi de la santé et de la maladie⁸ ».

La joie de Freud a été immense quand il a appris que Ferenczi a obtenu une chaire de Psychanalyse, malgré les objections qui ont commencé à s'élever contre celui-ci. Bien que cette gloire fût de courte durée, celle-ci a néanmoins permis une prise de position quant à la place que la psychanalyse occupera par rapport au savoir. « La psychanalyse devait-elle être enseignée dans les universités ? » (1919) s'interroge-t-il, en voyant déjà plus large⁹.

La position de Freud, qu'il développe en deux points, est la suivante : le premier est catégorique, car le psychanalyste ne dépend pas de l'université puisqu'il apprend par son parcours personnel et sa lecture. En revanche, la transmission des connaissances de la psychanalyse permettra aux futurs académiciens de la clinique (les médecins) de ne pas se faire prendre leur place par un charlatan manque de savoir-faire. La psychanalyse à l'université sert donc la formation, l'introduction dans les troubles psychopathologiques – l'objet de l'étude de la psychiatrie – et l'investigation des processus psychiques et intellectuels pouvant s'appliquée également dans des domaines d'autres disciplines que les troubles psychiques (l'art, la philosophie, la religion, etc.).

III – LA RECHERCHE DANS LA PSYCHANALYSE

Qu'est-ce qui s'est vérifié depuis que Freud a donné ces consignes sur l'avenir de la psychanalyse à l'université ?

7. P. Fédida, Préface à Binswanger L., *Discours, parcours et Freud*, Paris, Gallimard, 1970, p. 17.

8. *Ibid.*, pp. 17-18.

9. S. Freud (1918/1919), « Soll die Psychoanalyse an den Universitäten gelehrt werden ? », in *Gesammelte Werke. Nachtragsband*, Frankfurt/Main, S. Fischer Verlag, 1978, pp. 700-703. L'original en allemand a été perdu. Le texte paru en hongrois. La version allemande est retraduite de la traduction anglaise parue en 1955 dans *Standard Edition*.

La recherche dans la psychanalyse s'effectuait effectivement à travers les communications des premiers psychanalystes au sein de leurs associations jusqu'aux premiers congrès. La communication de cas clinique et la discussion qui s'en suivait a apporté à chaque fois un nouvel élément au puzzle de la cohérence de l'ensemble de la trouvaille. Freud, aidé par Jones, avait une idée précise au sujet de la politique éditoriale¹⁰. La publication des communications des observations cliniques reflète en même temps le centre d'occupation de Freud et de ses propres travaux.

Autrement dit, la recherche dans la psychanalyse s'effectuait dans l'échange des psychanalystes entre eux. Peu à peu cet échange s'est organisé également dans la formation. Du temps de Freud, une même personne pouvait encore se trouver en analyse sur le divan tout en ayant ses propres patients, fréquenter son analyste et ses amis et l'aider pour la traduction ou la mise en forme d'un manuscrit à publier. Tout cela est impensable aujourd'hui. Effectivement, plus les disciples sont devenus nombreux, plus les champs constitutifs à la transmission de la psychanalyse se sont séparés : l'analyse personnelle, la formation et la supervision sont devenus distincts. Le monde éditorial possède un fonctionnement à part. Progressivement, aussi, la recherche a cerné les différentes affections psychopathologiques (mélancolie, schizophrénie, paranoïa, etc.) ainsi que les variations des processus psychiques selon les âges différents (enfant, jeune adulte, adulte et personne âgée). Une rencontre brève a eu lieu entre Freud et Moreno, fondateur de la psychothérapie de groupe et le psychodrame. Ce dernier se référant à la conception psychanalytique de la projection et de la topique (les « moi auxiliaires ») pour sa découverte.

C'est aux États-Unis que la psychanalyse s'établit dans les Universités dans les années trente. Il faudra ajouter aussi que l'association psychanalytique américaine faisait sa chose de la psychanalyse jusqu'à ne plus reconnaître les psychanalystes européens émigrés, ayant dû fuir l'Europe. L'éclosion de nouvelles conceptions s'inspirant de la psychanalyse est donc le produit du brassage culturel et interdisciplinaire (par exemple, F. Deutsch et la naissance de la médecine psychosomatique).

Arrivée à la moitié du xx^e siècle, la psychanalyse a fait ses preuves dans toutes les affections psychopathologiques, toutes les tranches d'âges, inspirant des nouvelles approches comme celles des théories psychosomatiques et des nouvelles pathologies comme les *borderline*, les états limites. Jusqu'à récemment, il y a vingt ans, les pathologies addictives. Toutes ces trouvailles ont été dépendantes des personnes et de leurs affectations institutionnelles (hospitalière ou universitaire). Certains lieux hospitaliers, comme la Tavistock Clinic à Londres, se hissent comme haut lieu de la recherche.

La présence de psychanalystes sur des postes de professeurs de Psychologie reste pourtant une rareté. Celle-ci est plutôt une spécialité française qui attire

10. M. Wolf, « Freud, Jones et la politique éditoriale », in *Revue Internationale de Psychopathologie*, 1995, 17, pp. 109-121.

de nombreux chercheurs étrangers. Imaginez la révélation pour un chercheur en psychologie qui trouve dans une université française tout un cursus de psychanalyse enseigné par des psychanalystes !

Ceci est la spécialité de l'Université Paris 7 et l'Unité de Formation « Sciences Humaines Cliniques ». Cette configuration permet d'ouvrir à un tout nouveau genre de recherche. La recherche dans la psychanalyse passe, bien sûr, aussi par l'enseignement de la psychanalyse, assurant de ce fait une bonne connaissance des textes de Freud et des auteurs contemporains. Cette base peut se transformer en potentiel de recherche avec des étudiants en troisième cycle qui ont suivi une telle formation. Ceux qui viennent d'autres universités ou de l'étranger ont acquis ce niveau à travers un parcours extra-universitaire de formation psychanalytique. Les séminaires de recherche accueillant des jeunes chercheurs ayant ce profil prennent vite l'allure d'une investigation autour des objets scientifiques encadrés par le directeur de recherche.

Selon quel critère le choix d'un directeur de recherche en psychanalyse s'effectue-t-il ? Il est à la fois d'ordre thématique et méthodologique. Idéalement le jeune chercheur se reconnaît dans ces deux aspects pour conduire sa recherche. Curieusement, la méthodologie peut parfois prévaloir la thématique. Car comme la psychanalyse est le référent général et tout sujet se lie facilement avec un autre, la rigueur méthodologique est un facteur de choix décisif. La spécialisation sur un objet comporte toujours des sentiments mitigés chez le jeune chercheur. Souvent, il a envie d'être amené à la recherche par lui-même et de découvrir tout seul. Et il peut craindre d'être obligé de se conformer à un point de vue établi par un spécialiste. L'exemple classique, ce sont les chercheurs qui viennent d'autres disciplines (linguistique, philosophie, sociologie, histoire) s'inspirant ainsi d'un point de vue complémentaire et d'autres outils de recherche. Mais cette diversification peut également exister en restant uniquement dans le domaine de la psychanalyse.

IV – LA RECHERCHE EN PSYCHANALYSE : L'UNIVERSITÉ

Si on suit le raisonnement de Freud, conseillant la psychanalyse à l'université pour la formation, la connaissance des troubles psychopathologiques et des processus psychiques et intellectuels, on peut dire, quatre-vingt-cinq ans après ce conseil, que la psychanalyse aura encore beaucoup à apporter et l'œuvre ne s'achèvera sans doute jamais. La transmission du savoir clinique et des moyens didactiques reste toujours à améliorer. Certaines formes psychopathologiques nécessitent encore beaucoup de travail : le champ des psychoses (l'autisme, PMD, schizophrénies et délires), les addictions, les dépressions ou les interactions entre les processus psychiques et l'immunologie et la neurologie. Les processus psychiques des différentes formes de violence, à commencer avec celle qui se produit à l'intérieur de la famille, jusqu'à l'extension à des phénomènes sociaux, la criminalité et le sujet face à la loi, tout cela mérite

encore beaucoup de développement. Le regard sur la sexualité avec ou sans perspective de procréation reste également un vaste sujet quant à la structuration d'un individu et la transmission généalogique. Les difficultés de la petite enfance, pour trouver sa place dans la famille, tout comme chez la personne âgée, pour conserver sa place ou pour la réinventée, nécessite une investigation dont l'utilité est incontestable.

Bref, plus on cherche plus on trouve. Plus on investit l'objet plus il a l'air de reculer. Mais la recherche qui investit la psychanalyse obéit surtout à l'utilité clinique et publique. La psychanalyse en tant que simple objet intellectuel et culturel se range de plus en plus dans les étagères d'archives. Ceci n'intéressera plus l'école doctorale. L'université, par son organisation, d'abord en laboratoires, puis en équipes de recherches, la collaboration avec le milieu hospitalier ou des institutions, est le lieu où se fait la recherche. La pluralité des points de vue, l'échange international et interdisciplinaire, sont des atouts stimulants. Si l'université peut profiter de la psychanalyse, on peut affirmer aujourd'hui que la psychanalyse profite également de l'université. L'organisation des savoirs et la facilité des modes de transmission inspirent davantage toute réflexion psychanalytique. Ce qui est vrai pour tout chercheur, l'est autant pour tout psychanalyste à l'université.

La théorie psychanalytique est loin d'être homogène. Aujourd'hui, il existe des écoles différentes, des courants différents, des auteurs défendant des points de vue très différents tout en se situant toujours dans la psychanalyse. Tout ce qui reste c'est la référence à l'inconscient. Mais la manière de l'analyser et de concevoir une pathologie, voire même de ne pas la concevoir du tout, est très variable. Pour que cela ait un intérêt pour la recherche, il est nécessaire d'être en mesure d'adopter une réflexion qui situe sa propre démarche et la finalité de celle-ci.

Bref, la recherche en psychanalyse exige de situer précisément les auteurs et les travaux sur lesquels on compte la fonder. La curiosité de la psychanalyse en soi ne comporte plus un intérêt de recherche de nos jours. Ce qui n'empêche qu'il peut s'agir tout de même de cela quand un jeune chercheur se décide pour un intitulé. Finalement, toute recherche rigoureusement menée fait découvrir la même chose au chercheur qu'à son voisin de table qui travail sur un autre sujet avec la même méthodologie. C'est pour cela que l'organisation en séminaire de recherche fréquenté par les chercheurs, qui sont en contact entre eux par ailleurs, est extrêmement féconde. Par exemple, l'étudiante qui s'intéresse à la transmission généalogique du délire et les représentations du somatique comme réponse à l'angoisse et à l'irreprésenté n'est pas si loin de celle qui s'intéresse au gèle affective et l'établissement du vide autour de soi. L'un peut être considéré comme le revers de l'autre. Des symptômes somatiques, la précarisation de ces individus ou la notion de handicap peuvent faire apparaître que des manifestations très différentes, voire contraires, participent au même processus psychique en privilégiant une expression différente.

V – LA PSYCHOPATHOLOGIE PSYCHANALYTIQUE : L'APPROCHE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

En dernière partie, je présenterai l'exemple de ma propre orientation de recherche à l'intérieur de la psychanalyse. Pour cela, je reviendrai à la remarque déjà citée de Freud « que la psychanalyse permet la connaissance des troubles psychopathologiques et qu'elle se partage cet intérêt avec la psychiatrie ». Ma recherche porte donc sur les troubles psychopathologiques, mais aussi les processus psychiques et intellectuels, déjà cités. En effet, m'étant spécialisé d'abord sur la psychothérapie des psychoses, l'appartenance au DEA « Psychoses et états limites » est donc d'ordre thématique.

Partant de l'indication que la psychanalyse a été conçue pour le champ des névroses, l'élargissement à d'autres pathologies, auxquelles la théorie psychanalytique donne des ouvertures, nécessite de travailler davantage sur l'ensemble des processus psychiques. Parmi ceux-ci, on se concentrera sur ceux qui sont particulièrement constitutifs à l'établissement du Moi, puisque, par définition, celui-ci est défaillant chez les psychoses et les états limites. Le travail sur la régression, l'identification et la liaison des pulsions s'impose ainsi. Il est une erreur de croire qu'une forme psychopathologique se manifeste toujours de la même manière, qu'elle se comporte indifféremment à travers le temps et qu'elle ait besoin d'être toujours manifeste. L'identité est une construction. L'être humain traverse de nombreuses digressions relatives à celle-ci au cours de la journée (et de la nuit). Le pluriel et l'hétérogénéité que suggère l'intitulé « Psychoses et états limites » aide à cette considération. La notion temporelle reste à définir ainsi ce qu'on appellera maladie ou santé.

Quand Freud a découvert la psychanalyse, il a également transformé la conception existante de la nosologie en psychiatrie. Il a créé un champ nosographique qui est explicitement indiqué pour la psychanalyse et il a organisé celui-ci de telle sorte que des élargissements soient possibles (par voie comparative et transnosographique). On appréciera donc davantage les apports de la psychanalyse quand on peut trouver un autre terrain d'entente avec la psychiatrie – l'élément tierce, en somme, le médiateur théorique. Celui-ci, c'est la phénoménologie, puisque ce courant a donné lieu à une nouvelle orientation dans la psychiatrie : la psychiatrie phénoménologique ou l'analyse existentielle (L. Binswanger). D'un point de vue historique, on peut avancer l'amitié pendant une trentaine d'année entre Freud et Binswanger et l'espoir de Freud que ce dernier établisse le pont entre la psychanalyse et la psychiatrie. Au lieu d'y arriver, « l'analyse existentielle » a vu le jour. Les mêmes références culturelles émanant de la langue allemande, mais aussi l'usage de celle-ci, dont la psychanalyse et la phénoménologie sont le pur reflet – d'où les problèmes de traduction – les rendent indissociables. Il faudra faire un peu d'allemand pour s'en rendre compte – ce que je ne manque jamais de faire. Il n'y a même pas besoin de connaître cette langue pour faire apparaître le fonctionnement phénoménologique de celle-ci à quelqu'un qui l'ignore. Celui-ci saisira vite comment on

aboutit à la conception de « l'interprétation » et le fait de « penser dans la langue ». Par exemple, l'interprétation (*Deutung*) fait partie de la signification (*Bedeutung*) quand on observe les deux mots. Ainsi la compréhension que l'un mène à l'autre ne demande pas un grand effort intellectuel.

Prenons ici un exemple tel qu'il s'est présenté pendant le cours méthodologique. Dans la retraduction entre l'allemand et le français, on réalise le clivage auquel prête le terme de « plaisir » dans les deux langues. En général, les termes allemands – et surtout ceux appartenant au *Vocabulaire de la Psychanalyse*¹¹ – se caractérisent par leurs compositions. Ceux-ci comportent des préfixes et des suffixes indiquant des mouvements autour d'un radical qui n'a plus grand-chose affaire avec la grammaire linguistique, mais qui conjugue des représentations inconscientes. Ces dernières subissent des mouvements que la spatialisation et la temporalisation, au sens phénoménologique, cherchent à raccrocher à un corps qui le vit et le perçoit (un corps vécu), à défaut d'y trouver un sujet. Ce fonctionnement particulier de la langue allemande donne déjà assez matière de compréhension quant au « morcellement » ou l'« éclatement » qui caractérise les états psychotiques et déficitaires¹². Au cours de l'enseignement, l'exemple des termes « envie » (*Neid, Lust*) et « jalousie » (*Eifersucht*) a été proposé. En allemand l'« envie » est irréductible, le terme ne comporte pas de composition. En français, il possède un double sens : plaisir et envie. (Un double sens n'est pas un sens contraire d'un point de vue grammatical. Cependant, il l'est d'un point de vue psychique à cause de l'ambivalence qu'il suscite.) Tandis que la « jalousie » est une composition de deux termes (*Eifer* = empressement, *Sucht* = addiction, toxicomanie ou recherche). Celle-ci donne, en plus, lieu à un proverbe allemand¹³ en la comparant à la passion (*Leidenschaft*; *Leiden* = souffrance; *schaffen* = créer, création) : *la jalousie est une passion qui cherche avec empressement ce qui crée la souffrance*.

Le terme « envie » est donc ambigu en français, puisqu'on dit « avoir envie » de quelque chose. Cela signifie qu'on aura le plaisir de le recevoir. En même temps, l'envie est causée par ce qu'on perçoit chez l'autre et qu'on désire, mais qu'on reconnaît comme manquant chez soi. Ce qui est perçu se trouve donc chez l'autre, et à cause de la structure de la langue « avoir envie » suggérant l'« envie », la satisfaction semble être compromise à jamais. Le plaisir n'est donc pas net de satisfaction, car le verbe qu'y amène, retient le sujet emprisonné dans un état envieux impossible à combler. Ce n'est pas étonnant que Lacan ait développé la notion du manque dans la psychanalyse.

11. J. Laplanche, J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967.

12. M. Wolf, « Particularité de la construction des mots dans la langue allemande favorisant une théorie de la psychose et du contre-transfert », in *Cliniques Méditerranéennes*, n°s 55/56, 1998, pp. 127-143. Et : « Phénoménologie de la langue allemande dans la clinique psychanalytique », in *Cliniques Méditerranéennes*, n°s 45/46, 1995, pp. 213-229.

13. *Eifersucht ist eine Leidenschaft, die mit Eifer sucht was Leiden schafft*.

Ce terme de l'envie a été proposé par un jeune chercheur travaillant sur la notion des positions chez Mélanie Klein et ceci par rapport à la réponse au *Penisneid* (envie du pénis) et la castration. L'ambiguïté du terme entre le plaisir et l'impossibilité de le satisfaire, suggère le rapport à l'inconscient : l'envie de pénis est insurmontable et que la castration s'installe par le langage. Par voie régressive le langage est saisi selon les vulnérabilités qui s'imposent à la construction du sujet (dans les deux sens, grammatical et existentiel). Autrement dit, d'un point de vue phénoménologique, des termes introduisent, par leur structure langagière inhérente, une certaine dimension schizophrène chez l'interlocuteur. En reprenant l'exemple, en français, quand on dit « j'ai envie de... » cela implique que cela reste à faire et on peut se demander où est l'obstacle. En revanche, quand on dit « j'ai le plaisir de... », cela indique que la personne a pris déjà ses distances en réfléchissant rétrospectivement. Dire à ses hôtes, « j'ai le plaisir de vous recevoir » avant qu'ils soient passés à table peut devenir périlleux, car ce serait anticiper sur le déroulement de cette invitation qui est déjà considérée comme étant consommée. Cependant, dire qu'on « a envie de les inviter » les fera craindre de ne pas être convié ou de s'être trompé de date. En allemand, cela se passe différemment, car le plaisir (*Lust, Freude, Vergnügen*) prend tantôt une allure orgiastique, tantôt religieuse, tantôt enfantin comme étant facile à amuser. Autrement dit, en allemand la même déclaration d'avoir le plaisir de recevoir des invités peut donner l'impression, selon, d'en faire trop ou d'être quelqu'un simple d'esprit. Cette déclaration doit se « diluer » dans l'usage spécifique du verbe « *sich freuen* » dans une phrase relative avec un bon prétexte. C'est usuel, l'homme « normal » y arrive.

Ce genre de réflexion vient facilement à partir de la traduction et de la considération phénoménologique. Dans la vie courante les structures névrotiques manient facilement les ambivalences de la langue en organisant leurs modes de défense autour de celles-ci. Les structures psychotiques, au contraire, se perdent ainsi dans la langue. La méthodologie phénoménologique met cela tout à fait en évidence. La preuve c'est aussi qu'on trouve des particularités langagières dans les psychoses. Celles-ci sont fâchées avec la langue – et pour cause ! Dites à un psychotique que vous ne le comprenez pas, il vous soupçonnera de lui avoir pris quelque chose. Car ce n'est que cela qu'il retiendra. Lui aussi est le spécialiste de l'écoute de la « négation ».

L'usage de la langue dirige ainsi l'interprétation et renseigne sur les processus psychiques à l'œuvre – ce qui nous intéresse précisément dans la recherche psychanalytique. La clinique des pathologies non névrotiques exige constamment un revirement dans les perspectives ce qui demande une bonne maîtrise du concept du transfert et du contre-transfert. Plus un psychanalyste traite de formes psychopathologiques non névrotiques plus il est confronté à son contre-transfert. Pierre Fédida explique ceci également au sujet de l'angoisse éprouvée dans le contre-transfert ¹⁴.

14. P. Fédida, *Crise et contre-transfert*, coll. « Psychopathologie », Paris, P.U.F., 1995.

Puisque les pathologies non exclusivement névrotiques renvoient aussi bien au champ de la psychiatrie, le psychanalyste et le psychiatre font tous les deux une expérience d'ordre existentiel : « Pour le psychiatre comme pour le psychanalyste, l'idée de l'homme qui provoque et secoue leur pensée et mobilise leur pratique ne renvoie jamais seulement à une *conception* : elle met en situation dans l'anthropologie concrète et vivante celui qui l'énonce, celui qui par ses paroles et par ses actes vient à l'exprimer¹⁵ ».

Tout comme le symptôme est pluridéterminé, dans la recherche, la théorie du symptôme doit l'être aussi. Alors que dans la clinique une seule référence suffit. Le raisonnement quant à la clinique avec le patient ne se recoupe pas nécessairement avec le raisonnement de la recherche – d'où nombreux malentendus avec les collègues. Si on ne distingue pas entre les raisonnements, on ne peut pas parler de la même chose ni dans la psychanalyse ni ailleurs.

Par exemple, un patient, ayant eu un accident cérébral et dont la mère m'a prévenue, lors de la première consultation, de l'expérience pénible des crises d'épilepsie de son fils, laisse toujours entrevoir d'une manière déguisée, lors de ses séances, qu'il fait toujours des crises d'épilepsies. Chaque séance pourrait être vécue comme étant sous la menace d'une crise. Je pourrais m'intéresser à ce patient d'un point de vue de la recherche comme « cas d'épilepsie ». Mais je connais par ailleurs suffisamment des recherches sur l'épilepsie que pour moi ce patient ne s'y prête pas. Il ne m'apporte rien sur ce plan de la recherche. Dans sa psychothérapie, il existe un tas d'autres problèmes. Les crises d'épilepsies sont pour moi tout à fait logiques chez lui d'un point de vue neurologique et psychique, je n'y trouve rien à y chercher. Ma représentation de l'épilepsie reste chez lui purement clinique, c'est-à-dire je vois ses remarques comme un moyen de manipuler le transfert et de solliciter un contre-transfert en souhaitant m'angoisser. Peut-être grâce à la recherche, je ne me laisse pas impressionner en ce qui le concerne. Quand il crée une « aura menaçante » de crise possible et l'effet néfaste sur l'entourage, j'accueille ces dires avec la plus grande indifférence au lieu de me mettre dans une disposition d'anticipation hystérique qu'il souhaite certainement solliciter. Me parlant de l'incident épileptique chez ses maîtresses dans le passé, il est évident qu'il lui confère une signification sexuelle. Laisser entendre qu'une crise pourrait arriver « avec moi », c'est laisser entendre que quelque chose « pourrait se passer entre nous ». N'ayant pas de problème avec la règle fondamentale, je ne m'inquiète pas sur ce qu'il pourrait croire qui se passerait. En cela, il n'est pas différent d'une structure hystérique. Et cela témoigne plutôt d'une bonne santé psychique. Jusqu'à présent, il n'a pas fait de crise en ma présence. Il est vrai qu'il est extrêmement violent. Il est possible qu'un jour il m'évoquera la clinique de la violence. Son recours aux toxiques, alors qu'ils lui sont strictement interdits d'un point de vue médical,

15. P. Fédida, Préface à Binswanger L., *Discours, parcours et Freud*, Paris, Gallimard, 1970, p. 17.

est intéressant. Mais l'addiction n'est pas mon champ de recherche. Peut-être un jour, lors d'un colloque avec mes collègues travaillant sur l'addiction, j'aurais l'idée de me rappeler de ce patient.

Toutefois, il peut arriver qu'un autre patient qui ne soit pas épileptique m'évoque beaucoup mieux l'épilepsie, parce qu'elle est peut-être latente ou je perçois les mécanismes de lutte contre celle-ci. Tout comme j'ai beaucoup appris sur la maladie d'Alzheimer ou du « restless legs syndrome » non seulement par les personnes qui ont été atteintes à divers degrés, mais par leur entourage et la répercussion sur leur vie psychique. Ce n'est pas seulement le sème, le signe de la maladie, qui importe à la recherche psychanalytique, mais tout le champ sémiologique. Puisque l'intérêt portera sur les processus psychiques et intellectuels, la sémiologie médicale est une référence, mais non primordiale. Certes, le patient veut un diagnostic, mais avant il voudra aller mieux et ne plus être étranger à lui-même.

Je me suis de plus en plus orientée vers le vieillissement et les pathologies neurologiques, immunologiques ou génétiques. Ceci n'a pas été une fantaisie de ma part, mais cette orientation est une extension logique quand on accepte la psychothérapie avec des malades qui se trouvent entre plusieurs spécialisations. Pourtant ce champ-là a ceci en commun avec la psychose qu'il mobilise particulièrement l'anxiété et les processus psychiques de la régression. Toutes ces pathologies possèdent un vécu spécifique du corps propre, qu'on saisit bien avec l'approche phénoménologique, et elles opèrent à un raccourci des mécanismes de défense – et ceci surtout avec l'âge – modifiant ainsi la perception. Pendant une année j'ai ainsi consacré mon séminaire de recherche aux « mouvements involontaires » et l'interaction psychique.

La « fatigue psychique » et la « fatigabilité » sont d'autres indices importants. Ce vocabulaire se tisse à travers l'œuvre de Freud, en langue allemande, pour expliquer la capacité nécessaire de dépression – inhérente à l'introspection dans les processus psychiques – et le dépassement par la fatigue, constitutif à l'expression psychopathologique.

La recherche psychanalytique ne peut pas être isolée d'un contexte, c'est pour cela qu'elle est contraire à l'expérimentation. Mais elle partage ce principe avec l'analyse existentielle :

« La lecture d'un texte de Binswanger – et on pourrait en dire autant de Freud ! – exige la reconnaissance préalable que les concepts mis en œuvre sont sans cesse réinformés et ré-effectués dans la dialectique concrète (existentielle) des actes de compréhension et des actes d'expérience. Les concepts se trouvent ainsi toujours entre deux moments d'une *praxis*. On sait, de ce point de vue, quel était le souci de Freud de remettre, chaque fois, à l'épreuve de l'expérience clinique tel concept ailleurs dégagé et d'en découvrir alors les résistances et les tensions corrélatives à l'approche renouvelée du cas individuel¹⁶ ».

16. *Ibid.*, p. 19.

La recherche dans ce contexte s'effectue avec l'histoire du malade, du traitement et en mettant toujours en évidence le référentiel théorique. Ce ne sont pas des objets identiques et échangeables, il s'agit de procéder par analogie.

« Inversement est sauvage le concept abstraitement élaboré dans la raison spéculative et dépendant d'un savoir académique qui, brutalement, intervient dans une existence singulière pour en décider arbitrairement le sens et l'arrêter sur une expression. L'interprétation est l'acte – praxis par excellence – qui participe d'une lecture ou d'une écoute et qui implique, par là déjà, la sensibilité à une *distance* dont on sait qu'elle a le pouvoir de régler et de scander la communication¹⁷ ».

Il est vrai que la situation clinique est tellement complexe face à la maladie, qu'elle ne prend pas la même signification quand on se place du point de vue de la recherche, ou quand on se place du côté de la clinique. Faire la recherche sur une maladie ne peut pas se satisfaire avec une recherche sur une personne. Alors que sans les personnes et sans rendre compte de leur vie la recherche sur la maladie serait impossible. Il faudra donc maîtriser pleinement l'aspect clinique pour apprécier le traitement et l'insérer dans une dimension scientifique. Mais uniquement le traitement ne constitue pas une recherche en soi. Sauf exception bien définie. Il est bien évident que la psychanalyse (ainsi que la phénoménologie) procède surtout par le cas unique, étant représentatif pour tout cas similaire. Mais cela ne veut pas dire qu'un seul malade de ce genre a été rencontré et traité. Non au contraire. Cela signifie qu'il n'est pas intéressant pour le progrès de la recherche de rapporter tous les cas analogues. Car ils n'apprendront pas davantage. Cela éparpillera l'information. Mieux vaut-il illustrer une problématique avec un cas représentatif. Il existe aussi des cas difficiles ou des situations inconnues jusque-là où un seul traitement réussi peut représenter une ouverture à la recherche.

La clinique, et uniquement celle-ci, permettra d'ouvrir à la recherche en psychanalyse. Une bonne maîtrise des connaissances cliniques est nécessaire pour établir des comparaisons entre les processus psychiques d'une manifestation à l'autre. Car, si ce n'est pas pour la formation à l'université, rappelons-nous la phrase de Freud, la recherche concerne la psychopathologie et les processus psychiques et intellectuels. Assurément, dans ce domaine, nous ne manquons pas de sujet.

Mareike WOLF-FEDIDA
Professeuse à l'UFR de Sciences humaines cliniques
Équipe interne « Interactions de la psychanalyse »
8 rue de l'abbé Carton
75014 Paris

17. *Ibid.*, pp. 19-20.

Mareike Wolf-Fedida – *Objet et méthodologie de la recherche en psychanalyse: l'exemple de la psychopathologie psychanalytique d'orientation phénoménologique*

Résumé: Cet article situe la recherche psychanalytique par rapport à l'histoire de la psychologie tout en examinant l'influence réciproque. Puis, une présentation de la méthodologie suit telle qu'elle caractérise la recherche dans la psychanalyse ainsi qu'une réflexion sur la particularité de l'objet – l'inconscient et la conception du temps. Ensuite, l'article retrace l'évolution de la recherche en psychanalyse et définit la place de celle-ci dans l'université en se référant aux prévisions de Freud. La description du fonctionnement de la direction de recherche au sein de l'École doctorale servira comme illustration. Enfin, ceci se termine par un exemple émanant de la recherche sur la psychothérapie psychanalytique : la psychopathologie phénoménologique des psychoses, des états limites, des troubles neurologiques et d'autres pathologies déficitaires.

Mots-clés : Déficit – Inconscient – Psychanalyse – Psychopathologie – Phénoménologie – Psychoses – Recherches – Troubles neurologiques.

Mareike Wolf-Fedida – *The Object and Methodology of Research into Psychoanalysis : the example of Psychoanalytical Psychopathology of Phenomenological Bearing*

Summary : This article attempts to position research into psychoanalysis within the framework of the history of psychology and the reciprocal influences between these two domains. Then, the methodological practices that characterise research into psychoanalysis are presented along with reflections on the singularity of the object – the unconscious and the conception of time.

This article then goes on to trace the evolution of research into psychoanalysis and defines the place of the latter within Higher Education with reference to what Freud had himself foreseen. A description of the way management of this research is led in a Doctoral School will illustrate these comments. Finally, a concrete example from research into psychoanalytical psychotherapy is discussed: the phenomenological psychopathology of psychoses, extreme states, neurological disorders and other deficiency-based pathologies.

Key-words : Deficiency – Unconscious – Psychoanalysis – Psychopathology – Phenomenology – Psychoses – Research – Neurological disorders.